

Lycée J.-B. Corot de Douai / excursus

Concours littéraire 2015



Des nouvelles d'une ou deux pages, sur le thème

« Autrement »

email : excursus.corot@free.fr - blog : <http://excursus.eklablog.net>

Premier prix - Concours littéraire 2015

Nouvelle vie, par Marion Devaux (2^{nde} 01)

J'ouvre les yeux, alors qu'un rayon de soleil peine à passer au travers des rideaux. Je ne sais pas quelle heure il est, je m'en moque. Je me surprends à espérer que tout est resté *comme avant*. Et je me traite d'idiote. Je suis stupide, rien qu'une pauvre enfant qui refuse de voir la vérité en face. Ça y est, j'ai complètement émergé de ma nuit sans rêve, pour replonger dans mon cauchemar quotidien. Cauchemar, ce mot me semble bien faible. Cela fait deux mois que ça dure, deux mois qu'ils sont morts, deux mois que je ressasse ma douleur sans réussir à la chasser. C'est dur, dur, tellement dur, chaque jour me semble plus long et plus compliqué à vivre que le précédent, pourtant je tiens bon, je ne sais même pas ce qui me tient encore debout.

Je sors lentement de mon lit, jette mon vieux plaid sur mes épaules et m'approche du miroir. Il n'a pas bougé, lui, il est toujours à l'endroit où *il* l'a accroché. À vrai dire, rien n'a bougé, seule la couche de poussière témoigne du temps qui s'est écoulé. Il me renvoie l'image d'une jeune fille aux traits tirés, aux joues creusées et aux yeux rouges et gonflés de ceux qui passent leur temps à pleurer... Moi. Je me rends compte à quel point je me hais, comme je hais ce monde et tous les gens qui l'habitent : j'ai mal, je souffre et personne ne m'aide, personne ne peut m'aider, je suis seule, toute seule.

Je m'écarte du miroir, et, sans faire vraiment attention, je me retrouve à côté de la fenêtre. Machinalement, je tire sur les épais rideaux, lourds de poussière. Il est déjà trop tard quand je prends conscience de mon geste : un flot de lumière inonde ma chambre ; je ferme les yeux, éblouie, tandis que je cherche, à tâtons, quelque chose sur quoi m'appuyer... je ne trouve pas, mon pied bute sur je-ne-sais-quoi, et je pousse un cri quand, emportée par mon élan, je me sens basculer vers l'arrière. Lorsque j'ouvre enfin les yeux -après ce qui me semble une éternité- je suis assise par terre, et je fixe bêtement cette fenêtre qui, comme moqueuse, continue à déverser sa clarté.

Ma première idée est de me lever, de fermer ces rideaux et de retourner me murer dans ma douleur. Pourtant, je n'en fais rien. Je reste là, sans bouger, les yeux perdus dans le vide. Il me semble que quelque chose m'a échappé, mais je n'arrive pas à saisir quoi. Soudain, ça vient me frapper, comme un coup de poing au creux de l'estomac. Deux mois, ça fait deux mois que je n'ai pas vu le soleil. Depuis *leur* mort, je n'ai pas mis un seul orteil dehors. Une envie, comme un besoin irrésistible et vital de sortir, me prend à la gorge.

J'ouvre la fenêtre, car j'ai l'impression de manquer d'air, puis j'enfile une robe, *sa* préférée -elle me disait toujours que j'étais la plus jolie, quand je la portais. Je me démêle rapidement les cheveux,

puis je sors. C'est vraiment une belle journée, une brise légère souffle, et le soleil brille dans un magnifique ciel bleu et sans aucun nuage. J'avale une grande goulée d'air, et je sens que mes yeux commencent à piquer. Je souffle un grand coup et ravale mes larmes ; je ne pleurerai pas, pas ici et pas aujourd'hui.

Je fais un pas, puis un deuxième et un troisième, mal assurés. C'est idiot, mais j'ai l'impression de réapprendre à marcher. Je voudrais faire demi-tour, pourtant je continue, je ne m'arrête jamais, et peu à peu, ça va mieux. Une douleur nouvelle s'installe en moi ; j'ai mal, chaque fois que je vois un enfant, ou un couple, une famille heureuse, mais je serre les dents et je continue mon chemin. Je flâne, je me balade dans les rues sans vraiment prêter attention à ce qui m'entoure. Je me décide à faire demi-tour lorsque le soir tombe, et que tout se teinte de rouge et d'or. Il me faut bien deux heures pour rentrer, et lorsque j'arrive chez moi, la nuit est tombée depuis longtemps.

Maintenant, c'est comme ça chaque jour, je vis avec le soleil, je me lève et me couche en même temps que lui. Je passe mes journées dehors ; la douleur est toujours là, mais au lieu de rester enfermée en moi, j'ai l'impression qu'elle s'échappe, qu'elle se libère et s'envole dans l'air frais du matin. Plus les jours passent, et mieux ça va. Je recommence à manger presque normalement, et je retrouve un peu de joie, même si *leur* absence se fait toujours sentir.

Aujourd'hui, je suis rentrée plus tôt. Je vais dans ma chambre, ouvre un tiroir... et j'oublie ce que je cherche à la seconde où je la vois. Une photo, simplement. Elle nous représente tous les trois, *eux* et moi. On a l'air heureux. Je la fixe longuement, n'osant pas la toucher, de peur qu'elle se désagrège sous mes doigts. Je la prends tout de même, tout doucement, comme j'aurais pris un petit animal blessé, et je l'accroche à côté de mon miroir. Longtemps, mes yeux vont de la photo à mon reflet, le reflet d'une jeune orpheline. Longtemps, je cherche un peu d'*eux* en moi. Je trouve enfin : des yeux bleus, presque gris, un petit nez fin, des pommettes rosées... Ma mère. Des cheveux d'un noir de jais, des lèvres charnues... Mon père. Je me rends compte qu'ils ne m'ont jamais vraiment quittée, et qu'ils ne me quitteront jamais tout à fait ; ils font partis de moi, réunis dans un même corps, un même visage. Je dois vivre, vivre pour eux, ça devient une évidence. Pour la première fois depuis des jours, je laisse une larme solitaire rouler sur ma joue. Je ferme les yeux, et tandis que je l'entends se briser sur le verre, je m'imagine un millier d'étoiles parer mon avenir de belles couleurs. Et je remercie, dans un murmure, ce quelqu'un ou quelque chose, qui m'a donné la force, la volonté et le courage de changer, d'avancer, de faire... Autrement.

Deuxième prix – Concours littéraire 2015

La Plume de l'Ange, par Laura Aramini (2^{nde} 04)

Les humains croient qu'il n'existe qu'un seul monde, le leur.

Mais en réalité, il en existe beaucoup. Je ne les connais pas tous mais j'en fais partie d'un, la Terre du Ciel, là où je vis, là où l'on ne meurt pas, une vie sans difficultés particulières. Oui il y a des règles mais cela existe dans n'importe quel monde ! Cette terre où j'habite se trouve juste au-dessus de celui des humains, près des nuages qui voyagent et se promènent dans le ciel.

Vous l'aurez compris, je suis un ange comme tout le monde l'imagine : une paire de somptueuses ailes, un robe scintillante et des bottines blanches, une longue chevelure dorée, une auréole brillant tel un soleil.

Nous, les Anges, naissons d'un arc-en-ciel et donc nous n'avons pas ce que les humains appellent des « parents ». Et chacun de nos mondes est différent, unique. Par exemple, nos « voisins » les Démons, vivant sur cette sinistre Terre de Feu, naissent d'une éruption volcanique.

Et comme toute autre personne, j'ai un rêve. Ce rêve, j'y songe depuis ma naissance, j'aimerais au plus profond de mon cœur devenir Ange Gardien. Pourquoi ? Parce-que je suis fascinée par les humains, ils sont tellement incroyables ! Je les observe depuis toujours au bord des nuages, j'ai envie de m'approcher d'eux, de les voir de plus près, je veux tout savoir à leur sujet et je voudrais vivre autrement.

Aujourd'hui se déroule une cérémonie pendant laquelle les Anges comme moi doivent choisir un rang.

J'étais dans une sorte de salle d'attente avec ma meilleure amie, Céleste, qui me répétait sans cesse avec une voix légèrement tremblante :

« Sois bien sûre du choix que tu feras dans quelques minutes Arista ! Tu ne pourras en aucun cas revenir sur ta décision, tu auras d'énormes responsabilités et si tu ne respectes pas les règles... il pourrait t'arriver de très graves conséquences ! Réfléchis-y bien ! Et moi de même... »

Je ne la comprenais pas toujours. Elle souhaitait faire la même chose que moi mais... elle n'est pas encore très sûre de son choix à cause de son stress...

C'est enfin mon tour. La tête relevée, regardant devant moi, je m'avançai vers l'estrade sur laquelle étaient disposés quatre plateaux en argent sur un nuage blanchâtre.

Il y avait le plateau des Anges Gardiens, des Anges Nocturnes, des Auréoles Bleues et l'on pouvait changer de monde, ce qui est assez compliqué.

Il fallait donc déposer une plume de nos ailes sur l'un des plateaux et mon choix fut porté sur celui des Anges Gardiens. Fière de ma décision, je sortis d'un pas élané mais il a fallu que Stella fasse le même choix que moi, toujours à faire son intéressante celle-là !

Pour approcher les humains, car nous sommes invisibles à leur yeux, nous devons nous métamorphoser nous-même en humain à l'aide d'un collier avec comme pendentif un croissant de lune jaune pâle.

J'étais chargée de m'occuper d'un jeune garçon nommé Jordan. Il était plutôt beau garçon, personne ne m'aurait contredit, mais il était loin de là à mon goût !

Je lui donnais des conseils car il était tombé amoureux d'une fille de

son âge et il ne savait pas comment lui annoncer en douceur.

Mais quelqu'un vint me percuter violemment. Je tombai sur Jordan et mes lèvres rosées se posèrent sur les siennes sans le vouloir. Je fus confuse et surprise par un flash, c'était Stella avec son téléphone portable et son sourire narquois. Cette peste l'avait fait exprès et j'allais être jugée pour cela. Elle avait de quoi m'accuser et moi que des paroles pour me défendre. Il était strictement interdit d'avoir une relation amoureuse avec un humain, l'on pouvait juste être amis, pas plus.

Et au Tribunal des Sages, l'on ne me croira guère à cause de la « preuve » que cette pourriture tenait.

Au Tribunal des Sages, on me jugea et condamna pour liaison avec un être humain. Deux Anges, plus âgés que moi, m'agenouillèrent et je ressentis leurs mains froides se poser sur mes ailes, leurs regards me donnaient des frissons. Ils prononcèrent quelques paroles dont je ne reconnus pas la langue, je tressaillis, j'avais peur, je ne savais pas ce qu'ils allaient faire de moi. Je remarquai que les personnes présentes se cachèrent les yeux ou étaient attristés, je me doutais donc que quelque chose d'affreux allait se produire et m'était destiné.

Et soudain, sans la moindre pitié ni le moindre regret de leur acte, ces deux Anges m'arrachèrent les ailes. Mes ailes ! Et je poussai un cri de douleur...

Retirer les ailes d'un ange c'est retirer son âme, son honneur, sa raison de vivre, d'exister. Un ange qui n'a pas d'ailes c'est une fleur sans pétales, c'est un livre dont les pages sont vides. Imaginez si on arrachait les ailes d'un oiseau, imaginez l'atroce douleur que ce petit animal ressent... Et bien c'est la même chose pour moi...

J'aperçus derrière moi mes deux ailes ensanglantées. Je pleurai et j'avais horriblement mal. Je ne pourrais décrire la douleur qui envahissait mon être, je serai les dents, les joues noyées des larmes tièdes qui coulaient encore goutte à goutte sur le sol qui, tout à coup, s'ouvrit.

Je tombai telle une étoile filante sur une terre sombre et lugubre, la Terre de Feu, vouée à l'exil.

Il n'y avait personne, je me sentais seule et abandonnée, loin de tout ce qui m'était cher.

Je me relevai lorsque, pendant que je m'enlevais la terre qui me recouvrait partiellement, une paire d'ailes de chauve-souris noire se mit à sortir de mon dos, ainsi que deux cornes de la même couleur sur ma tête. Ma tenue se transforma en une longue robe satinée rouge sang avec des bottes assorties. À ma taille était accrochée une traîne rougeâtre, tombante à mes pieds. Mes yeux bleus devinrent jaunes et ma chevelure dorée prit une teinte noire accompagnée d'une mèche rouge.

J'étais émerveillée mais à la fois désespérée...

J'étais devenue un démon pour un crime que je n'avais pas commis, et allais le rester pour l'éternité sans la possibilité de retourner sur la Terre du Ciel.

Moi qui souhaitais de tout mon cœur vivre autrement, me voilà servie !

Et mes larmes recommencèrent à tomber...

Troisième prix – Concours littéraire 2015

Banc public, par Erwan Merly (2^{nde} 01)

Je suis là, assis sur un banc public. Il est pour moi mon seul ami, mon confident. Je partage tout avec lui : mes pleurs, mes chagrins ou même rarement mes instants de bonheur. J'ai pour habitude de m'y rendre toutes les semaines, le week-end en venant pour ma promenade habituelle à vélo. C'est la seule chose qui permet de me détendre, ainsi que la musique et la poésie.

Il est toujours fidèle au même emplacement à côté du canal et du pont qui sépare les deux rives. Il est entouré de beaux bâtiments à l'architecture quelque peu moderne, dans cette ville à l'allure ancienne. J'aime vraiment cet endroit. Il est fait de chêne assez massif entouré d'un cerclage en fer. Il est un peu incliné, ce qui le rend confortable et agréable à voir. Pour n'importe qui c'est un banc public ordinaire, mais pour moi c'est mon banc.

Aujourd'hui en ce jour d'hiver glacial, je suis encore sur mon banc. La neige recouvre les alentours, le paysage est vraiment magnifique. Mais malgré cela, je pleurs. Seul, mon vélo à mes pieds, mes écouteurs vissés à mes oreilles avec une musique triste qui me plaît, je pense à lui. A ce garçon qui est tout pour moi, qui occupe sans arrêt mes pensées. Ce garçon qui est la perfection personnifiée, incarnée.

J'ose nous imaginer en ce même moment, ce temps partagé. L'un à côté de l'autre, nous blottissant pour nous réchauffer, admirant ce qui nous est offert. Nos mains froides se rejoignant doucement, me retourner lentement vers lui. Un regard échangé, voir dans ses yeux l'amour, un regard tendre et bienveillant. Apercevoir dans ses yeux la flamme du désir. Ses yeux bleus dans lesquelles il est si facile de se noyer. Pour enfin approcher nos visages l'un de l'autre, et échanger un tendre baiser.

C'est à ce moment-là que ma conscience me reprend. Durant ma rêverie je n'ai pas prêté attention à l'heure qui défilait si vite. Il faisait noir totalement, les lampadaires étaient allumés. Il me fallait rentrer.

Oh mon dieu ! Que fais-je donc devant lui ?! Comment ai-je pu lui dire ?! Comment ai-je pu simplement y croire ?! En plus, devant tout le monde, ses amis ? Je pense que je vis les secondes les plus longues de toute ma vie. Je n'ose même pas le regarder de face maintenant, j'ai peur de sa réaction, peur de lui.

J'ose finalement lui faire face et j'aperçois dans ses yeux un profond dégoût comme si je ne devais pas exister. Je vois ce même regard dans celui de ses amis. Je ressens une certaine lourdeur et animosité dans l'air. Je commence alors à prendre peur de ce qui va arriver, et je sais ce qui arrive.

Comme je m'y attendais je le vois ouvrir la bouche et se mettre à déverser sa haine sur moi, ses amis ne tardant pas à le suivre. Ces insultes et reproches sont comme des lames tranchantes qui me lacèrent lentement me faisant souffrir, et qui à certains moments sans prévenir s'enfoncent rapidement. La douleur est vive et je ne tarde pas à éclater en sanglots. Ces larmes coulent à flot, comme ce canal près du banc. D'ailleurs, je n'ai qu'une envie, m'y rendre, loin de ces injustices.

Je m'enfuis, pars aussi loin que je peux de ces gens qui me rejette. Je ne compte absolument pas rentrer chez moi, retrouver mes géniteurs qui n'ont que faire de moi, qui ne comprendraient pas, qui ne m'aiment pas. Je me dirige alors vers mon seul ami. Je ressens les besoin de l'avoir près de moi, ressentir sa présence à ses côtés. Je me pose doucement sui lui, regarde au loin et prend une grande inspiration.

Ce ne sont plus mes larmes qui coulent, j'en ai trop versé, mon corps est à sec. C'est maintenant ce liquide rouge, contenu dans mes veines, qui se verse à grand flots, tel le canal près de moi. Cette lente et triste souffrance est enfin la dernière de cette minable vie. Je n'attends plus que ma délivrance. Et c'est sur mon seul ami, celui qui m'a compris, que je mets fin à la triste chose qu'est ma vie.

Si seulement tout avait pu se passer autrement...